

Le Livre d'ailleurs



AU DIABLE VAUVERT

Keanu Reeves
China Miéville

Le Livre d'ailleurs

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR NATHALIE MÈGE



ISBN : 979-10-307-0740-3

Titre original : THE BOOK OF ELSEWHERE

Ce roman est basé sur la série de comics *BRZRKR*, publiée par BOOM! Studios.

© Keanu Reeves, 2024

© China Miéville, 2024

© Éditions Au diable vauvert, 2026, pour la traduction française

© Couverture : Drusilla Adeline / Sister Hyde

© Illustrations de gardes : *BRZRKR*, volume 1, de Keanu Reeves, Matt Kindt, Ron Garney et Bill Crabtree. *BRZRKR* TM&© 2021 74850, Inc.

© Boom! Studios, 2021 pour la publication originale aux États-Unis

© Éditions DELCOURT, 2023 pour l'édition en langue française

Traduit de l'anglais par Lucille Mornet

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

À NOS MÈRES,
pour la vie, pour les contes... pour l'amour

Et si le terrestre t'a oublié,
dis à la terre calme : je coule.
À l'eau rapide dis : je suis.

Rainer Maria Rilke
(traduction : Maurice Betz)

PROLOGUE

Une salle, pleine de violence à venir. Alors dans un moche éclat blanc de LED. Un homme entre, s'assied entre les casiers métalliques. Il sort de sa sacoche un appareil sur lequel il lance des procédures. Il reste un moment seul, regard fixé sur son écran. Ses compagnons finissent par le rejoindre.

L'homme continue ses préparatifs. Chacun des autres soldats a ses propres rituels.

Deux rigolent ensemble à des blagues cochonnes. Deux autres vérifient leurs armes en silence, synchrones, concentrés. Un cinquième, torse nu, se lance dans une série de pompes claquées aux pieds de ses camarades. Le chef du détachement qui mène cette intervention nocturne arrive. Il scrute une carte avec autant d'application que s'il l'avait trouvée dans une tombe. Le premier soldat continue d'effectuer des diagnostics sur son scanner.

Quelqu'un vient, déjà paré, carré dans une veste militaire sans insigne, zippée jusqu'au menton comme s'il faisait froid. Personne ne lui accorde la moindre attention. Mais alors qu'il parcourt des yeux la salle, il croise le regard de l'homme au scanner et tous deux échangent un salut de la tête.

Le bruit de la porte, une dernière fois. Là, tout le monde lève le nez pour voir qui se tient à l'entrée.

Une haute silhouette maigre, en tenue sombre anonyme, les scrute derrière sa longue frange de cheveux noirs. Elle se découpe en ombre chinoise sur le seuil.

Seul entre tous ses camarades, l'homme au scanner jette un coup d'œil furtif à l'un des deux soldats occupés à préparer leurs armes, qui dévisage à son tour le nouvel arrivant, comme le font tous les autres.

L'homme aux cheveux noirs entre, l'instant figé se rompt. Chacun retourne à ses occupations. Le premier homme consulte à nouveau sa machine, en vérifie le fonctionnement, embrasse toute la salle dans son écran scrutateur. Il la laisse s'attarder une seconde sur le gars qu'il a regardé du coin de l'œil, puis il change de registre, transformant les soldats en panorama de contours colorés.

Le nouveau venu se campe seul dans un coin, tête baissée. Quelqu'un s'approche de lui.

L'homme au scanner fronce les sourcils. Ce n'est pas le vortex unique de ténèbres sur l'écran qui le fait hésiter : il a déjà vu l'homme aux cheveux noirs donner ce résultat. L'anomalie, c'est celui qui progresse vers lui – le soldat moins grand à la veste zippée. Cette veste ressort en blanc opaque. Ça ne devrait pas être le cas. Elle brille. L'homme est protégé par un bouclier.

« Hé », lance le dépoyeur du scanner au type qu'il a vu en blanc. « Ulafoon ? » Sous ses yeux, ce dernier avance timidement vers celui qui est l'arme secrète de leur unité. Trop loin pour entendre ce qui se dit, l'homme au scanner scrolle jusqu'aux réglages audio afin de lire les interprétations par l'IA des données que capte l'appareil – mouvements de lèvres et faibles franges d'ondes sonores –, mais sans rien obtenir de net.

Le grand gaillard se tourne vers Ulafson, une sorte de supplique à la bouche. Ulafson s'approche en étendant les bras devant lui. Il arrive vite. Sa cible le regarde sans émotion. L'étreigneur potentiel s'avance, l'air éploré, en murmurant quelque chose, et l'homme au scanner jette un nouveau : « Hé ! », assez fort maintenant pour que tous les autres se retournent et protestent à leur tour : ils ont vu le soldat à la veste zippée sortir un pistolet de sa poche – en sanglotant, chacun en est témoin, à présent, et il braque cette arme non pas sur la silhouette vers laquelle il chancelait, mais tout autour de la pièce, vers ceux qui observent.

« Restez en arrière ! » s'écrie-t-il.

Le grand échalas aux cheveux noirs plaque sa paume contre le torse de l'arrivant, lui barrant la route. Il ne le frappe pas, ne l'envoie pas à la renverse, il le stoppe, point. Il reste muet, figé, l'air triste. Il se contente de tenir à l'écart cet homme plus petit soucieux de couvrir la distance qui les sépare encore.

Tandis qu'il le retient ainsi, tout en poussant et en grognant, Ulafson se dézippe pour plonger la main dans une poche intérieure. En émanant un clic, une lueur de métal.

« Arme ! » prévient une voix, comme s'il ne braquait pas déjà un pistolet sur eux – ceux au côté desquels il a tué, et failli être tué, par le passé. « Ulafson, non ! » enjoint quelqu'un d'autre.

Des détonations. Très fortes. Ulafson tressaute sur place : le soldat au fusil à qui son camarade avait fait signe du regard s'est crispé, l'air atterré, puis a tiré plusieurs courtes rafales. Elles ont frappé leur cible en haut du torse et aux cuisses, évitant l'objet qu'Ulafson cherchait à triturer, et Ulafson laisse échapper son arme en hurlant – mais, allez savoir comment, sans tomber. Il continue de pousser et de s'escrimer tandis que les balles le déchirent, atteignant aussi sa propre cible, qui reste impassible bien que son sang gicle.

L'échalas en noir tressaille tout de même, et sa main glisse. Ces balles finissent par propulser le mourant à la veste par-delà le bras qui le bloquait, au contact de sa proie. Pendant ce corps-à-corps, il appuie sur une gâchette cachée et exhale un ultime souffle triomphal.

La pièce s'emplit à nouveau de métal et de fumée, de bruit et de flammes.

Le premier homme à être entré dans la salle n'est pas le tout dernier à sortir, même s'il est demeuré sur place pendant la difficile et sanglante opération de nettoyage.

Il s'est trouvé à bonne distance de l'explosion, à demi masqué par ceux dont on a depuis recueilli, étiqueté et rassemblé les restes – avec tout le respect que l'on peut devoir à de la charpie. Il se récite leurs noms dans sa tête. Impossible de dire combien des survivants s'en tireront. Ni combien, comme lui, retourneront sur le terrain après la pause de rigueur. Combien sont passés devant lui pour aller se laver du sang de leurs amis.

Une main sur son épaule. Le camarade qui a fait feu le premier.

« Tu viens ? »

— Je vous suis », répond-il.

À l'autre bout de la salle, toute carte oubliée, se tient leur chef. Ses traits sont placides sous le sang. Il allume un cigare, ajoutant sa fumée à la puanteur de la poudre et des plantes médicinales.

Sur le banc, à l'épicentre de l'étoile cramée rouge et noir, l'homme aux cheveux fuligineux que l'immolateur a tenté de faire disparaître avec lui.

Au-dessus de ses lèvres, son visage paraît serein et presque propre, protégé qu'il a été par son menton désormais en lambeaux, esquilles de mâchoire dégoulinant de sang et de peau. Il est assis coudes sur les

cuisses. À travers la grotte brûlée qui lui tient lieu de torse, on voit sa colonne vertébrale. On distingue le mouvement des entrailles, tels des poissons troublés par la lumière.

Sans lever le bras, l'observateur fait pivoter légèrement son scanner, cadrant les deux hommes. L'appareil est toujours calé sur captation audio.

Quand le chef du détachement prend la parole, des mots défilent sur l'écran.

– Ça va, fils ?

L'homme assis ne lève pas les yeux. Il exhale du sang et bouge ses vestiges de bouche.

– Crevé/Creux V/[?] lit l'observateur.

– Bon Dieu, quel gâchis. (C'est ce que dit l'autre.) Il croyait quoi ?

Son interlocuteur hausse les épaules. Il passe la main sous le surplomb de chair qu'est son propre torse pour s'extirper quelque chose du corps. Il le tient en l'air.

– Du vert/Verre/? lui prête la machine.

– Oui, dit l'autre. Il s'était couvert de fioles. Les techniciens nous expliqueront ce qu'il y avait dedans.

– Du Vinaigre des 4 voleurs. (La machine affirme que c'est ce qu'articulent les lèvres déchiquetées.) Et de l'eau bénite. Du sel gemme/j'aime [?] et c'étaient des clous de fers à cheval. Et puis, à l'odeur, de la sauge. Il voulait qu'elle brûle.

– C'est-à-dire ? Comment tu le sais ?

– Je sais quel effet font le sel et le vinaigre dans une plaie, Keever. Ulfason a fourré/bourré [?] sa bombe de charmes. Et ce n'est pas tout.

La silhouette dévastée aux cheveux noirs exhibe un minuscule bout sanguinolent de papier consumé.

– C’était sous mes côtes.

– Je n’arrive pas à lire.

– C’est un nom. (Il balaie la pièce du bras et poursuit :) Presque tout/Près de toi[?] a brûlé mais il reste des fragments. Des prénoms. Ceux des morts de l’Unité. Les gars qui se sont approchés trop près. »

Les deux se dévisagent un moment.

– Ça m’épuise, dit l’homme assis. Son cœur cramé dégoutte de sang. Tout ça.

Il montre de la main la salle. Se désigne lui-même. Finalement, il lève les yeux en émettant un borborygme.

Son aîné lui demande : « Tu es en train de rire ? » Il a prononcé ça assez fort pour que l’observateur n’ait pas besoin de lire la retranscription.

– C’est le cigare, indique l’autre sur l’écran. J’ai une impression de déjà-vu.

Le récit du médecin

Il ne me reste guère de temps. Ces lignes seront parmi les dernières que j'écirai. En avoir conscience me peine. Le problème n'est pas tant ma fin – j'ai bien l'âge de mourir – que mon état pitoyable. Quand une chienne dévouée, un être capable d'amour exempt des complications qui colorent les affects humains, détourne la tête de dégoût face à vous, l'abattement est de mise. Je sais que la réaction de Lun est due à l'odeur du remède pour ma mâchoire, mais c'est une piètre consolation. Son animadversion suscite en moi de la honte, à mon corps défendant: le sentiment d'être un transgresseur, un abandonneur, si je provoque cela chez elle.

De façon plus aiguë encore que cette tristesse immédiate, je me soucie bien sûr des membres de ma famille qui n'ont pas réussi – pour l'instant, je l'espère – à quitter leur foyer. Je ne vois pas comment les ténèbres qui engloutissent l'Autriche et gagneront sans doute l'Europe devraient battre en retraite de sitôt.

Dans les voies obscures de mon esprit, les *loci* de ma souffrance ne sont pas sans rapport entre eux. L'incapacité de Lun à me regarder en face m'a évoqué le visage de Dolfi me fuyant des yeux au milieu de mes sœurs.

La douleur m'accompagnera jusqu'à ce que je tire ma révérence.

J'ignore à qui je lègue ce billet. Peut-être le livrerai-je aux flammes. Mais au bout d'une vingtaine d'années, je vais enfin coucher ces souvenirs sur le papier. Écrire m'a toujours servi à déterminer ce que je pense, et je me trouve peu enclin à laisser de tels mystères sans examen. J'aimerais savoir ce que j'en pense.

En touchant à la mort d'aussi près, et avec toutes ces disparitions qui nous entourent, comment pourrais-je m'abstenir, moi qui ai accordé tant d'importance au retour du refoulé, de revenir sur cette visite particulière de mon passé?

Mes ruminations autour de Thanatos émanent surtout des témoignages des rescapés de la Grande Guerre. Tant de leurs rêves consistaient à revivre directement l'horreur. Si l'inconscient cherche avant tout à éviter le déplaisir, d'où provenaient leurs retours répétés vers ces affres? Mes rencontres avec ces malheureux m'ont surpris. Mais les faits suffisent rarement à changer notre opinion. Ce qu'il faut, c'est un choc, une crise qui nous soit propre.

J'ai eu un patient.

Nous ne nous sommes vus que trois fois. Ce furent de longues séances. Un homme élancé, brun et bien élevé, d'âge moyen. Il portait un costume coûteux. Il a soutenu mon regard et sa poignée de main était ferme. Je l'ai pris pour un soldat. Un de ces rapatriés très doués pour masquer leurs cauchemars récurrents.

Il m'a expliqué qu'il voulait se comprendre lui-même.

Je me souviens avec une grande précision de la première fois. J'étais assis dans la clarté grise du matin, un cahier devant moi, à côté de lui allongé sur le divan. Sa voix douce et pressante me narrait une tranche de sa vie.

Ses premières paroles lors de la séance – je possède encore mes notes, même si je les détruirai bientôt – ont raffermi mes soupçons sur ce qui l'assaillait.

« Je tue, je n'arrête pas de tuer, a-t-il affirmé. Et la vérité, c'est que j'aimerais me reposer, ou, et, faire autre chose. Autre chose que tuer, je veux dire, ou au moins avoir le choix – sauf que non, tuer revient toujours, ça me rattrape. Et parfois, je meurs – pas souvent, mais c'est arrivé à plusieurs reprises au cours de mon existence. C'est douloureux. Et sanglant. Le moindre coup est une souffrance. Je ressens chaque plaie à travers ma chair. La brûlure et l'explosion de chaque bombe.

« Et ensuite, je revis.

« Je revis, je tue, je tue et re-re-tue, puis finalement je meurs à nouveau, et c'est reparti pour un tour. Dites-moi donc quel genre d'homme je suis, je vous prie, herr Doktor. »

Bien, je croyais qu'il décrivait un de ces rêves de carnage dont j'avais tant entendu parler. Je compris qu'il me demandait, question que je posai alors, pourquoi c'était vers une telle boucherie que l'inconscient était revenu. Mais cet homme que je ne nommerai pas s'est levé ; il a tourné la tête pour me regarder droit dans les yeux, en violation du protocole que je préconise, et sans que je réussisse à me détourner. Là, il a asséné le premier des doubles coups damascènes qui ont réduit en pièces tous mes paradigmes.

« Je revis », a-t-il répété.

Au timbre posé avec lequel il avait émis cette affirmation atroce, j'ai su que mes théories d'avant ne l'aideraient pas à affronter au quotidien une telle horreur existentielle.

Je croyais encore, alors, que la vérité qu'il me confiait relevait presque de la fable. C'était d'ailleurs le cas, en partie.

Mais j'ai vu cet homme lire en moi, comprendre ce que je pensais. Il a secoué la tête. Puis... avec douceur, comme pour tenir compte de mon épouvante croissante, et bien que je n'aie pas dit un mot, il a poursuivi : « Non, herr Doktor. Non. Ou pas seulement. Tout peut signifier autre chose que ce que l'on raconte, c'est vrai, mais parfois le sens est précisément celui que l'on énonce. Écoutez-moi, je vous en prie. Je suis venu vous demander pourquoi et ce que je suis. »

Il refusait de me laisser détourner les yeux. Et c'est à ce moment-là que le deuxième aspect est intervenu. Je me suis douté de ce qu'il allait expliquer, et de la vérité. J'ai su alors qu'en plus d'être symbolique, son affirmation était littérale. Et que je ne serais plus le même par la suite. Que quelque chose me hanterait.

« Je tue, m'a-t-il lancé, calme, implacable. Je meurs. Et puis je revis. »

SIGNES DE VIE

De chaque côté de cette large avenue qui s'éloigne du centre de la ville, les bâtiments sont plus bas, comme si le ciel écrasait leurs tours trapues et leurs étalages poussiéreux, délavés par la lumière, de gâteaux bon marché et d'articles de fête, leurs locaux meublés de seconde main, leurs bureaux de réparation de photocopieurs ou leurs études de notaires boiteux. Un homme – appelons-le ainsi – avait parcouru cet itinéraire. Il considérait le ciel prédateur. Il ne secoua pas la tête – il avait renoncé à la plupart des gestes superflus, à cette époque-là – mais cligna rapidement des yeux. Qui l'aurait bien connu aurait pu deviner que ses propres humeurs l'intriguaient.

C'était un grand et solide gaillard. La plupart des passants qu'il croisait l'auraient dit blanc s'ils l'avaient scruté. Il portait un bombers gris, un jean anthracite. Ses cheveux noirs flottaient autour de son visage barbu tout en longueur. Loin derrière lui : les vitres-miroir des banques, de la finance et des tours rentières, les façades de pierre blanc et crème, imitations vulgaires d'une Grèce imaginaire, la fausse obsidienne des hôtels aux noms en lettres bâtons inspirés de personnages de fables du cru qui déplaisent aux dissidents.

À hauteur de plusieurs petits parcs, l'artère se rétrécissait, surplombée par des immeubles d'appartements gris appelés *greystones* dans le parler local parce qu'ils évoquaient vaguement les *brownstones* de New York. Un soleil frais brillait fort derrière les nuages, si bien que de longues ombres floues annonçaient ou suivaient les piétons passant devant le voyageur. Les gens assis sur les perrons à côté des bodegas l'ignoraient, occupés qu'ils étaient à se chamailler ou à jouer aux dés. Un prêtre fumait une cigarette molle sur le seuil d'une église en tôle ondulée. Il inclina la tête en guise de salutation distante, et l'homme répondit de même. Deux jeunes garçons qui fouillaient des déchets métalliques au portail d'une casse se figèrent à son arrivée. Le nouveau venu ne les regarda pas et ils murmurèrent quelque chose que vinrent noyer les gémissements d'une voiture passant sous la presse.

Gamins, laissez ce visiteur tranquille. Il ne tue plus d'enfants quand il peut l'éviter, mais tout de même, fichez-lui la paix.

Ils se montrèrent aussi malins que les chiens errants qui guettaient l'homme : ils évitèrent de s'approcher.

Plus profond dans cette banlieue. Entrepôts et cités HLM, terrains vagues servant de parking et de point de rencontre pour de menues transactions. À travers les trous dans les murs, on distinguait les prairies sèches de la campagne. L'homme était campé sous une minisilhouette en LED rouges se balançant au feu, une absurdité à ce carrefour entre deux néants. Ayant entendu une sirène, il attendit sur le trottoir. C'était une ambulance, pas la police. Elle s'éloignait.

Quand la silhouette verte s'alluma, l'homme traversa, pour aller emprunter une ruelle menant dans une cour ceinte de bâtiments étalés à deux ou trois étages, graffités et flanqués d'ordures. Il y avait là une Dacia crottée sans roues, mangée par les herbes, et à l'autre

bout, près d'une porte de garage fermée, les vestiges d'une seconde voiture incendiée.

Il scruta les fenêtres. S'avança sans se presser vers la ruine. Il avait beaucoup plu dans la nuit, mais la puanteur du carbone et du plastique brûlé était encore forte. Il prit une clé dans une de ses poches, déverrouilla le cadenas et entrouvrit la porte métallique pour entrer, avant de la boucler derrière lui.

Un atelier d'usinage occupait le rez-de-chaussée. Scies à ruban, presses hydrauliques, un tour cerné de chutes luisantes en tire-bouchon. Un doigt de lumière grise venu d'au-dessus de sa tête, là où une balle avait transpercé du verre sale, désignait l'homme. Le sol était un sastruga nauséabond d'huile et de poussière, de caillots d'un noir terne qu'il savait être du sang. Il fallait des connaissances spécialisées pour deviner que ces taches avaient été façonnées délibérément, afin d'obscurcir l'histoire que les traces pourraient raconter. Lui possédait ce savoir, et il se dirigea vers la grande armoire à outils située dans la partie la plus sombre de la pièce. Qu'il écarta du mur, révélant une porte. Celle-là aussi, il la déverrouilla. Derrière, une échelle cachée s'enfonçait dans le sol. Il l'emprunta.

Quand ses pieds touchèrent par terre dans le noir, il alluma sa torche. Le plafond d'un tunnel s'arquait vingt centimètres au-dessus de lui. Des ampoules nues pendaient à hauteur d'yeux. Si on ne les avait pas dégommees, il aurait fallu se détourner de leur éblouissement.

Il tendit l'oreille. Quelque chose qui gouttait, de légères syncopees. Des murmures de terre qui se tasse.

L'homme s'avança en esquivant les débris d'ampoules. Passé le coin du couloir, il émergea par un seuil bas dans une petite salle. Il leva sa lampe de poche en décrivant un arc de cercle qui fit luire les marbrures froides du mur. Le faisceau trouva et suivit la voie que les

balles avaient tracée : des impacts perçaient le béton, soulignés par des jets de sang noir sur les établis et les tas de ferraille qui avaient été des ordinateurs portables. Les cadavres de trois hommes tombés l'un sur l'autre avec une précision étrange, bras et jambes en éventail, évoquaient des poses de danseurs.

On sentait une odeur acide sous la putréfaction. De son pied droit botté, il retourna le mort du haut, sans s'émouvoir du magma fondu qui lui tenait maintenant lieu de visage ; d'une croûte où la chair avait bouillonné émergeaient plusieurs dents, un os du nez et les crêtes du crâne. Il croisa le regard des orbites vides.

« Alors », dit-il. Sa voix était douce. Il ne s'adressait pas à la dépouille, mais à la pièce elle-même. « Tu racontes quoi ? »

Elle gardait le silence. C'était à prévoir. Il posa les doigts sur les décombres, mais les secrets qu'ils contenaient ne lui étaient pas destinés.

Retour au tunnel. Une deuxième salle, des râteliers d'armes vides. Il leur chuchota aussi quelque chose. Une pièce carrée, très haute, où une faible clarté provenait d'un trou, une sorte de bouche d'égout remontant jusqu'au jour : le ciel au-delà d'une grille. Il laissa les rais de lumière descendre sur lui comme s'il était Bastet dans son temple de Louxor.

Des chaises renversées, des prises électriques, des moniteurs au mur, chacun détruit d'une seule balle en son centre. Aucun ordi resté sur place. Une autre pièce, plus grande. Des châlits doubles : de quoi accueillir dix personnes. Des boîtes de conserve sur les étagères. Un frigo. Au confluent de deux murs, un micro-ondes et, dans le coin opposé, une cuvette de W.-C., avec un pommeau de douche au-dessus d'une bonde. Une barre, tout autour, pendant vers le sol où gisait un rideau en plastique. Dans le mur le plus éloigné, une dernière porte, de guingois, arrachée de ses gonds,

reposant sur un éboulis de terre. Au-delà, l'obscurité, encombrée de gravats.

La pièce avait été transformée en une sorte de temple présentant une offrande en son centre: une ziggourat de cadavres. Six hommes, trois femmes. Le voyageur connaissait déjà ce décompte: il était impossible à déduire de l'architecture grossière du cône de membres, de tenues sombres et de vestiges de visages enchevêtrés dans cette orgie dénuée de passion, cette fosse commune sans tombe. Les ombres des morts s'écartaient de la lumière. Il ne restait même aucune réticence posthume – ni coude anguleux, ni genou saillant – à cette coagulation, adoucis qu'ils étaient dans leurs contours par la flaccidité et la gravité, masques corrosifs des particularités: les bords étaient estompés. Au milieu de cette gluance figée de chair, les ceinturons et havresacs, esquilles d'os et moignons d'armes brisées pointaient comme dans un paysage karstique.

L'homme s'assit à la table.

« Tu racontes quoi ? » répéta-t-il à cet endroit. La salle ne répondit pas. « Ce serait bien de comprendre. Au moins. »

Il plaça la torche de façon à éclairer les corps. S'inclina, coudes sur les cuisses, en entrecroisant les doigts. Lorsqu'il reprit la parole, nul n'aurait su déchiffrer ce qu'il disait, même si on y discernait un changement de code, le basculement d'une langue vivante vers un idiome défunt depuis des lustres, et même si chaque phrase sonnait comme une énième question.

Plusieurs heures ainsi.

Par instants, il éteignait sa torche et restait assis là avec l'obscurité pour compagne. Comme le vide qui précède, qui sous-tend et qui suit tout. À deux reprises, il fit le tour de la pièce, piétinant du sang, des douilles usagées, ce genre de chose. Il passa un

moment à réfléchir, debout à l'entrée du tunnel bouché. Il scruta chaque coin dédié au sommeil, sans s'allonger, sans chercher de journaux intimes ni de lettres d'amour sous les oreillers. D'autres s'en étaient déjà chargés, il le savait. Il attendait. Ce qu'il espérait ne venait pas.

L'homme comprit qu'il faisait nuit quand il entendit marcher dans le tunnel.

Il ne se retourna pas. Il posa sa lampe à la verticale, faisant luire le plafond bas et se fondant dans l'ombre. Les pas surgirent juste derrière lui puis s'arrêtèrent.

Une voix s'éleva depuis le seuil.

« Salut, B.

— Bonjour, Kever », dit l'homme.

Le nouveau venu vint se camper devant lui. Quelqu'un de ramassé et de musclé, à la tenue aussi anonyme que la sienne. Il avait le cheveu ras, la peau foncée, des rides profondes.

« Tu reviens communier ? demanda Kever.

— C'est toi qui le dis, pas moi.

— Tu emploierais quel verbe ? »

B secoua la tête. « Aucun. Je peux te donner un nom. Pas anglais. *Toska*.

— Tristesse ? s'étonna Kever. Tu es triste ? C'est de ça qu'il s'agit ?

— Je ne savais pas que tu parlais russe, dit B. De toute façon, j'ai dit *toska* : "tristesse" ne colle pas vraiment. »

Kever s'assit. Son regard se porta sur la porte démantibulée, sur les tas de décombres et de terre au-delà. Puis il se tourna vers l'amoncellement de morts.

« Tu veux en parler, fils ? Que tu aies le blues, ce n'est pas nouveau. Ne le nie pas. Ça remonte à Ulafson. »

B n'avait pas levé les yeux.

« Hé, dis donc ! » Keever désignait du doigt l'ourlet déchiqueté d'un sweat à capuche au milieu du tas de cadavres. Un orange improbable, du merchandising pour la tournée d'un groupe pop. « Ça, je m'en souviens. Cet enfoiré m'a chié dans les bottes. C'était le grand patron, hein ? »

— Le blues..., bof, dit B. Ce n'est pas vraiment ça. Je crois que... ce qui s'en rapproche le plus, c'est la curiosité. Je suis juste... (Il secoua la tête.) J'essaie juste d'entendre ce qu'il y a à entendre.

— Es-tu même sûr qu'il y ait un message ? demanda Keever.

— Non. Comment m'as-tu trouvé, au fait ?

— Allons, B... C'est la... combien ? Troisième fois ? Tu n'es pas aussi insaisissable que tu crois.

— Je n'ai jamais prétendu l'être. »

Keever jeta un nouveau coup d'œil au sweat à capuche reteint. B, qui l'observait, savait qu'il se rappelait l'impact des balles, la lutte, le coup de boule – la sienne.

« Donc tu es là », dit B.

Keever le regarda. Fixa ce front qui avait fait éclater le crâne de la cible.

B et Keever étaient très habitués au silence.

Keever resta assis un moment dans l'argent froid de la torche. B enregistrerait les configurations de la mort avec une précision d'érudit.

« Qu'est-ce que ça te raconte ? » finit-il par demander.

B contemplait la pénombre qui régnait au-delà de la dernière porte disjointe, là-bas, sous la terre.

« C'est une bonne question, dit-il. Tu brûles. Mais tu n'y es pas tout à fait. (Il désigna l'obscurité.) Je ne sais pas déchiffrer ça à proprement parler. Si ce qu'on laisse derrière nous quand on fait ce qu'on fait est un texte, il n'est pas écrit dans une langue que je connais.